Prisonniers de guerre en Afrique

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **23 (1915)**

Heft 8

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-548997

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

quence: les bandes molletières et les souliers sont desserrés, les hommes enlèvent leurs chaussures pour quelques instants une ou deux fois par jour et de cette façon on évitera désormais l'énorme déchet d'hommes qui étaient perdus pour l'armée ensuite de ce qu'on appelle aujourd'hui « les pieds de Tranchées ».

Prisonniers de guerre en Afrique

Les prisonniers de guerre sont à l'ordre du jour en Suisse. Des comités ont surgi, voici bien des mois, qui centralisent et expédient les dons adressés en Allemagne, en France, en Russie, ailleurs encore, et partout où se trouvent des internés militaires ou civils.

Chacun s'en occupe, et l'on travaille partout dans notre pays pour les œuvres des prisonniers; bien des personnes ont même adopté momentanément quelques malheureux internés, et leur font régulièrement des envois.

Ces dernières semaines on a beaucoup parlé du sort des prisonniers en Afrique du Nord, aussi pensons-nous que nos lecteurs parcourront avec intérêt quelques pages du rapport que le Dr de Marval a adressé au Comité international de la Croix-Rouge à Genève, après avoir visité en février 1915 les camps d'Algérie et de Tunisie.

* * *

C'est aux ordres donnés par le ministère de la Guerre de la République française, à l'aimable intervention du général commandant les forces de terre et de mer de l'Afrique du Nord et du général commandant la division d'occupation de Tunisie, à la prévoyance et à la courtoisie des commandants qui nous ont accompagnés en Afrique, que je dois d'avoir pu visiter en peu de jours et de façon bien agréable les dépôts de prisonniers de l'Algérie et de la Tunisie. Je voudrais avoir exprimé ici toute ma reconnaissance à ceux qui, à Paris comme dans l'Afrique du Nord, ont contribué à me faciliter un voyage charmant en automobile et ont témoigné ainsi leur estime au Comité international de la Croix-Rouge à Genève.

Ces visites au nord de l'Afrique offraient pour moi un très grand intérêt. Il s'agissait, en effet, de me rendre compte dans quelles conditions avaient pu être internés les prisonniers militaires sur la terre africaine, et cette investigation était d'autant plus intéressante que la France envoie continuellement de nouveaux contingents de prisonniers de l'autre côté de la Méditerranée, de sorte que, dans peu de semaines, il y en aura sans doute plus de 2000 en Tunisie et quelque 10,000 dans les provinces algériennes.

Si dans le nord, dans les provinces d'Alger et de Constantine, en un pays aussi montagneux que la Kabylie, il a été relativement facile de caserner les prisonniers de guerre, c'est que la conquête de l'Algérie s'est faite par étapes et qu'à chaque étape, à chaque avance, les troupes d'occupation avaient construit des travaux défensifs, des casernes, qui, plus ou moins abandonnées dès lors, offrent un excellent abri aux Allemands internés dans un pays où l'hiver est assez rigoureux.

Tizi-Ouzou, situé dans une vaste plaine balayée par les vents, Fort National, accroché sur une montagne à près de 1000 mètres d'altitude, sur les contreforts nord du Djurjura, sont dans des conditions climatériques bien différentes de la région

saharienne de Biskra, de Kairouan et des oasis de Touggourt, d'Ourlal et de Gafsa, et diffèrent totalement aussi du climat maritime de Porto-Farina ou de Monastir (Tunisie).

Les casernes algériennes présentent toutes un type de construction plus ou moins analogue: un mur d'enceinte rectangulaire entourant une très vaste cour, à l'intérieur de laquelle plusieurs pavillons sans étages peuvent contenir chacun 50-100 hommes. Ces casernes, bien aérées, sont occupées par les prisonniers. Les cuisines et les W.-C. (feuillées et tinettes) sont installés dans les cours; les magasins sont transformés en ateliers, et les grandes cours elles-mêmes servent de préaux. C'est le type que nous avons rencontré et décrit pour plusieurs dépôts en France, et qui nous a toujours paru s'adapter parfaitement aux besoins de la cause. Dans les chambres occupées jadis par les garnisons françaises ce sont, de droite et de gauche, de longues files de paillasses placées souvent sur les isolateurs (nattes en ajoncs, en alfa ou en paille) où les prisonniers couchent, roulés chacun dans sa couverture.

Les ateliers travaillent en général pour les prisonniers eux-mêmes (cordonniers, tailleurs d'habits) et servent à améliorer leur situation matérielle: installation de lavabos en bois (auges) ou en béton, taille de pierres, réfection et pavage de cours et chemins, corvées diverses de bois, d'eau, de pierre, de gravier et de sable.

La nourriture est la même partout, bien apprêtée par des hommes de cuisine allemands, suffisante et appétissante; nous y reviendrons tout à l'heure.

Quelque peu différent est le logement de ceux qui sont installés dans les régions maritimes de la Tunisie. Les prisonniers y sont cantonnés dans des Kasbas (Porto-Farina, Pont du Fahs, Kairouan, Monastir et Gafsa aussi (?), ou d'anciens châteaux-forts datant de la domination espagnole, et dont l'état de vétusté a motivé certaines réfections nécessaires. Ces établissements, bâtis en hémicycle, sont entourés de murailles épaisses, crevées seulement par quelques meurtrières; à l'intérieur, côté cour, comme autant de fragments de rayons accolés aux murs d'enceinte, ce sont des locaux voûtés, qui n'ont guère de lumière et d'air que par les portes s'ouvrant sur le centre de la cour des Kasbas.

Ces cantonnements sont sombres, difficiles à tenir propres, et la vermine n'y est pas rare (poux et punaises), mais le cube d'air y est largement suffisant. Couchage sur paillasses isolées du sol.

A la base de l'hémicycle, adossés au mur qui le ferme, sont les appartements des cadres de la garde, les cuisines et les infirmeries. Ces dernières sont en général propres, très bien tenues, et les rares malades y ont des lits très convenables. C'est dire, en passant, que l'état sanitaire des prisonniers en Afrique est excellent.

Le troisième type de camp est celui des régions désertiques. Nous les avons rencontré dans l'oasis de Biskra et d'Ourlal (à 30 kilomètres au sud-ouest de Biskra) et c'est encore le même à Touggourt en plein Sahara. Dans la palmeraie, c'est le campement sous la tente. Point de fossé, point de fil de fer barbelé n'entourent les « marabouts » qui abritent les prisonniers et les hommes de garde. En pleine oasis, tout près des grands palmiers à dattes, à proximité des canaux d'irrigation dérivés de l'Oued qui alimente la palmeraie, s'alignent les tentes blanches, coniques, sous lesquelles couchent 10 à 20 hommes.

Les nuits étant fraîches et les gelées blanches fréquentes à cette saison de l'année, l'administration a fait remettre à chaque prisonnier trois couvertures, ce

qui, sur la litière parfois un peu mince — car la paille est rare au désert, — est tout à fait suffisant pour garantir du froid ces hommes dont la santé est, du reste, excellente en général. Tous ont été vaccinés contre le typhus; aucune épidémie n'a surgi nulle part, mais les prisonniers allemands rachètent presque tous le climat et l'eau par une diarrhée qu'ils contractent au début de leur séjour dans ces pays. Cependant elle dure rarement plus d'une quinzaine de jours; ce sont des entérites douloureuses, mais sans gravité, provenant de l'absorption de l'eau du désert; celle-ci fortement chargée de magnésie a pour effet de purger ceux qui n'y sont point habitués, et de provoquer un flux intestinal parfois sanguinolent. Je n'ai pas connaissance de cas de mort; la plupart du temps même, les effets intestinaux sont si légers qu'ils n'empêchent pas les hommes de travailler.

Au sujet du travail imposé aux prisonniers, je dois dire qu'il est léger et facile, j'irai presque jusqu'à prétendre qu'il est une récréation. Tel qu'il a été organisé, soit dans les ateliers (charronnage, menuiseries, cordonneries, natteries, etc.), dans les chantiers de terrassements (ligne des oasis d'Ourmache à Ourlal et Tolga) il n'est point pénible; en outre, dans ces chantiers les hommes touchent le petit salaire signalé déjà dans mes rapports précédents.

Le prisonnier travaille avec la rapidité qui lui plaît; il fait quotidiennement 2 à 3 mètres de bandes de nattes d'alfa, ou bien remue environ 2.50 mètres cubes de terre et de sable par jour, et nulle part on ne peut dire que ce soit un travail pénible. Aucun prisonnier ne s'en plaint, au contraire. Et je voudrais avoir dit ici, une fois de plus, que je leur ai toujours parlé très librement, souvent sans qu'aucun Français fût à proximité et alors que je me trouvais entouré par 100 ou 200 Allemands, sans aucune surveillance momentanée.

Lorsque j'ai passé au camp d'Ourlal, où les hommes sont occupés à élever un remblai pour la voie ferrée de Biskra à Tolga, traversant les oasis du Ziban, il était 4 heures du soir; tous les manœuvres prisonniers étaient rentrés, le travail imposé pour la journée étant déjà terminé à 1 kilomètre du camp. A Monastir, où il doit arriver sous peu une escouade de prisonniers, c'est à des fouilles romaines qu'on les emploiera; il en est de même à Pont-du-Fahs (50 kilomètres au sud de Tunis) où 100 prisonniers fouillent sous la direction d'un archéologue. A Porto-Farina, près de Bizerte, dans un vrai paradis terrestre, au milieu d'une végétation luxuriante, 300 prisonniers font une route et vivent sous la tente. A Gafsa, il y a 130 marins allemands, capturés en Méditerranée, et 130 militaires occupés à des corvées (tressage de l'alfa pour des isolateurs de paillasses, eau, bois, etc.). Enfin les prisonniers à l'extrême sud, aux confins du désert (Kairouan, Biskra et d'autres), vont se construire des maisonnettes arabes à la mode du pays, en boue séchée et en plâtre. Ces huttes, étonnamment résistantes, conviennent mieux à un séjour prolongé que les tentes. C'est encore pour ces prisonniers-là que l'administration française a commandé des chapeaux à larges bords, des bourgerons flottants et des costumes de toile, ainsi que des espadrilles en nombre suffisant.

Les rapports spéciaux*) publiés donnent des détails précis sur ceux des camps

*) Voir, à ce sujet, les *Documents publiés à l'occasion de la guerre de 1914-1915*, 1re, 2e et 3e série, par le Comité international. Chaque série 1 fr. 50. Dans toutes les librairies (Georg & Cie, Genève).

mentionnés plus haut et visités par nous fin février 1915.

En Afrique du Nord, la nourriture donnée aux prisonniers est sensiblement la même qu'en France; voici les rations journalières distribuées très exactement (au dire de sous-officiers allemands). Exemple de Kairouan:

Matin: Café du matin, 6 grammes;
Sucre pour le café, 10 grammes;
Pain de repas, pour la journée, 700 gr. (pain bis excellent).

Midi: Viande (bœuf, mouton, rarement porc), 125 grammes;
Pommes de terre (d'Italie, le pays n'en produisant pas), 375 gr.;
Légumes verts (à volonté, et d'après les limites budgétaires);
Pain de soupe, 30 grammes.

Soir: Haricots ou pois chiches, 95 gr., macaronis ou bien riz, 85 gr., ou fèves, 110 grammes;
Vermicelles, 25 grammes.

Ces rations sont parfois augmentées, suivant les ressources de l'ordinaire et le prix des denrées, jamais diminuées (sauf pour les soldats punis et en cellule, qui sont au pain et à l'eau).

Dans le sud aussi, les cantines (il en existe même dans les oasis!) vendent du pain, du tabac, des oranges, des dattes, des saucisses, etc., à des prix tarifiés et normaux, « durchaus preiswert » m'ont confirmé plusieurs prisonniers.

(A suivre.)

L'uniforme des médecins en campagne

Les rapports et récits sur les combats des armées belligérantes mentionnent fréquemment des pertes assez importantes en médecins et infirmiers, malgré la guerre de tranchées qui, semble-t-il, devrait leur être moins meurtrière que les batailles en rase campagne.

M. le Dr F. Guyot a raconté dans ses deux conférences avoir entendu des médecins français, anglais et belges attribuer cette forte proportion de pertes parmi le personnel médical au fait que les médecins des armées belligérantes portent des uniformes identiques, comme forme et couleur, à ceux des officiers combattants, et surtout au fait que bien des médecins s'exposent bravement, et parfois inutilement, sur la ligne de feu, mais se plaignent ensuite d'avoir été le point de mire de l'adversaire.

Des faits semblables paraissent incompréhensibles à notre époque et contraires au bon sens. Il semble que plus la portée des armes augmente, plus les uniformes des médecins et du personnel sanitaire militaire devraient être visibles à grande distance afin de réduire au minimum toute chance de confusion avec les officiers de troupe, ainsi qu'on l'a fait pour les hôpitaux, tentes, automobiles, etc., surtout depuis l'emploi des aéroplanes. Il serait plus malaisé aux coupables de prétendre qu'ils n'ont pu distinguer un médecin d'un combattant.

Henri Dunant, le promoteur de la Convention de Genève, raconte dans son livre *Un Souvenir de Solférino* que tous les soldats le reconnaissaient de loin grâce à son habit blanc, qui lui avait valu le surnom de « Le Monsieur en blanc ».

Ne serait-il pas beaucoup plus logique, comme l'a proposé M. le Dr Guyot, d'habiller tout le personnel sanitaire de toutes les armées d'un uniforme de même cou-